

Pascale Ferland

« C'était un être secret qui ne parlait pas facilement de choses intimes. »

Adagio pour un gars de bicycle Canada [Québec] 2008,
90 minutes

Francine Laurendeau

Number 254, May–June 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2008). Review of [Pascale Ferland : « C'était un être secret qui ne parlait pas facilement de choses intimes. » / *Adagio pour un gars de bicycle* Canada [Québec] 2008, 90 minutes]. *Séquences*, (254), 32–33.

PASCALE FERLAND

« ... C'était un être secret qui ne parlait pas facilement de choses intimes. »

« En 1996, je croisais régulièrement un homme souriant qui, chaque jour, faisait lentement sa promenade. Son visage, gravement blessé par le feu, me faisait peur et, ne sachant trop comment gérer ce sentiment honteux, je n'avais jamais osé lui parler. Qui aurait cru que, dix ans plus tard, je passerais près de trois années à le filmer ? » disait Pascale Ferland à la présentation de son documentaire **Adagio pour un gars de bicyclette** en clôture des Rendez-Vous du cinéma québécois. Séquences s'est entretenu avec la réalisatrice.

FRANCINE LAURENDEAU

Elle a d'abord tenu à situer les faits. « René Bail (1931-2008), le sujet de mon film, fut un réalisateur hyperdoué mais marginal. Son film **Les Désœuvrés** (1959) avait été salué par les jeunes cinéastes de l'ONF comme une œuvre expérimentale d'une grande poésie, mais n'avait jamais été terminé parce que, étrangement, les bandes de mix avaient disparu et le scénario n'avait pas été entièrement filmé. Et comme le succès lui avait fait peur, il s'est alors tourné vers une autre de ses passions : la motocyclette. Il était beau, il ressemblait à Robert Mitchum. On peut le voir notamment dans **À tout prendre**, de Claude Jutra (1963), **Le Viol d'une jeune fille douce**, de Gilles Carle (1968), **Valérie**, de Denis Héroux (1968). Il était devenu pour le cinéma québécois le "gars de bicyclette de service". Mais en 1972, Bail fut la victime d'un terrible accident de moto qui le laissa handicapé, défiguré, brûlé sur plus de la moitié du corps. Il aurait dû mourir. Mais il survécut et, après un an et demi d'hôpital, il retourna chez lui mener une vie au ralenti, plus méconnu que jamais.

cet autre créateur à tirer de l'oubli qu'était René Bail. L'entreprise fut longue et ardue. Les bandes de mix retrouvées, il fallait aussi, pour être fidèle au scénario original, tourner de nouvelles séquences.

« On parlait de "l'Accident" sans jamais expliquer. Le dernier jour du tournage, il a décidé d'en parler. Il le raconte d'une façon hallucinante. Il se souvient des lunettes qui fondaient sur sa peau. Mais en même temps, il nous dit qu'il aime la vie ... »

Je vivais avec Richard Brouillette, raconte Pascale Ferland, et j'ai pensé filmer l'aventure. René ne voulait pas. Mais quand je l'ai invité au mixage de mon premier long métrage, **L'Immortalité en fin de compte**, il s'est identifié aux personnages du film et m'a dit : "Si quelqu'un fait un film sur moi, je veux que ce soit toi." Comme je réalisais **L'Arbre aux branches coupées**, en Russie, j'ai donc commencé à tourner sur René avec une mini-DVD, à temps perdu, sans subvention. Il était insupportable, il voulait tout diriger. Je me suis tannée et lui ai dit : "Tu ne me fais pas confiance, alors j'arrête." Mais en 2004, quand on s'est quittés, Richard et moi, René a eu peur de ne plus me voir et m'a téléphoné pour me dire qu'il me donnait carte blanche. Le film s'est terminé un mois avant sa mort.

Ce qui m'a gênée au début du tournage, c'est son aspect physique, j'avais peur que ça rebute des spectateurs. Alors, je lui mettais une casquette, je le plaçais dans la pénombre. On parlait de "l'Accident" sans jamais expliquer. Le dernier jour du tournage, il a décidé d'en parler. Il le raconte d'une façon hallucinante. Il se souvient des lunettes qui fondaient sur sa peau. Mais en même temps, il nous dit qu'il aime la vie, qu'il n'a jamais pensé au suicide. Et chaque fois que je revois la séquence où il lit ce passage du livre de Jean Marcel *Hypatie ou la fin des dieux*, qui est en quelque sorte une métaphore de son accident, je suis émue aux larmes.

Son oncle nous dit qu'enfant, René passait ses journées enfermée dans sa chambre. La solitude l'a formé. C'était un être secret qui ne parlait pas facilement de choses intimes. Il ne se livrait pas ou contournait la question, c'est évident dans l'entrevue qu'il accorde à Claude Jutra. Il aimait le cinéma. Dans sa jeunesse, il passait des journées entières à revoir le même film. C'est comme ça qu'il a appris le montage, qu'il a appris l'anglais. Dans mon film, on le voit s'extasier devant



Pascale Ferland et René Bail en tournage

Situation parallèle : la carrière du cinéaste Gilles Groulx (1931-1994) s'était interrompue en 1980 après un grave accident. Il végétait, seul et abandonné, dans une maison de retraite. Pour lui rendre hommage, Richard Brouillette lui avait consacré un film : **Trop c'est assez** (1995). C'est Pierre Jutras, de la Cinémathèque québécoise, qui allait lui signaler

Louisiana Story qu'il n'avait pas revu depuis les années 50. Bien sûr, il était assez accaparant et j'ai dû mettre des limites. Mais sa grande humanité et son enthousiasme me fascinaient. Il pouvait s'émerveiller devant un chant d'oiseau, un coucher de soleil.

Dans sa jeunesse, il passait des journées entières à revoir le même film. C'est comme ça qu'il a appris le montage, qu'il a appris l'anglais ...

Il était aussi un passionné de musique. Il avait suivi des cours, mais, ne s'estimant pas assez bon pianiste pour exécuter les œuvres qu'il aimait, il a arrêté net. Il voulait être Glenn Gould ou, sinon, rien. Il avait une énorme quantité de disques — par exemple quatorze versions du *Sacre du printemps* —, dont il pouvait vous décrire en détail les nuances, les caractéristiques. Il décortiquait des partitions. Il avait une belle complicité avec son ancienne professeure de piano qui, pour lui faire plaisir, lui interprète un passage d'une version pour piano seul de l'adagio d'un concerto de Ravel (d'où le titre du film). Il est devenu pour moi un grand ami, un maître à penser; il me manquera toujours. »

Cette entrevue a dû être réalisée par téléphone. Car Pascale Ferland est pour quelques mois à Chandler, en Gaspésie, où elle prépare son prochain documentaire. En attendant **Adagio pour un gars de bicycle** est un document indispensable.



ADAGIO POUR UN GARS DE BICYCLE

Si le documentaire de Pascale Ferland impressionne au plus haut point, c'est sans aucun doute par le côté tridimensionnel de l'entreprise : d'une part, par son rapport avec l'histoire du cinéma québécois, en l'occurrence le cinéma direct indépendant; de l'autre, par le portrait humain qu'il fait d'une personnalité peu connue de notre cinématographie nationale. Mais aussi, et surtout, par la construction dramatique qui assure au documentaire ses nouvelles lettres de noblesse.

Signes des temps, le documentaire québécois se rapproche de plus en plus de la fiction, proposant une interrogation intellectuelle, affective et esthétique des zones grises qui existent entre la réalité objective et le récit inventé. Tout est question, on dirait, de mise en scène. Car tout réaliste qu'il soit, le documentaire comporte une part de mise en situation, proche parfois de la fiction.

Dans **Adagio pour un gars de bicycle**, René Bail est un personnage à part entière. Le dialogue qu'il entreprend avec Richard Brouillette, coscénariste et un des pivots du film, est travaillé, contrôlé, structuré selon le modèle de la fiction. C'est ce qui donne au film sa plus grande émotion. À partir du réalisme poétique, nous atteignons, comme par magie, le monde de l'affect : séquence humainement poignante que celle où Bail donne une leçon de vie à ceux et celles qui ont contemplé la mort par le suicide. Il émane de ce documentaire sur un artiste méconnu et ravagé à 40 ans par un accident de la route la force de continuer, le courage de vivre, l'envie de créer.

La présence de René Bail étonne, procure des moments de forte émotion, repositionne la vraie mission du documentaire : *documenter* le réel. Mais il y a aussi Richard Brouillette, véritable archiviste de la mémoire cinématographique. Un *travailleur de l'image* pour qui le cinéma n'est pas seulement un acte technique qui consiste à filmer, mais aussi, et surtout, un geste moral et politique. Entre Brouillette et Bail, une relation père-fils, spirituelle et professionnelle d'une réciprocité admirable. Et pour nous, spectateurs, un grand moment éthéré de cinéma.

ÉLIE CASTIEL

■ Canada [Québec] 2008, 90 minutes — **Réal.** : Pascale Ferland — **Scén.** : Pascale Ferland, Richard Brouillette — **Avec** : René Bail, Richard Brouillette, Pascale Ferland — **Dist.** : K-Films Amérique.